

MICHEL BANNIARD

DIRECTEUR D'ETUDES

A L'EPHE-IV (PARIS)

COLLOQUE DE GAND, 28-30 AVRIL 2008

QUAND LE ROMAN REMPLACE LE LATIN

UN FACTEUR A AJOUTER A LA SERIE DIA-, LE FACTEUR DIAUTIQUE

PRE-TEXTE

1] TOPOLOGIE DES CAUSES LANGAGIERES

Certaines questions qu'il était interdit de poser en linguistique sérieuse au XIX<sup>e</sup> siècle finissant ont ressurgi comme des bouchons de liège sur la mer de nos nouveaux savoirs et de nos éternelles ignorances. L'origine de l'homme étant de moins en moins mal historicisée, l'histoire des langues étant de plus en plus nourrie tant par des archivages de données que par des modélisations complexes, la nature du langage étant sujette à un accroissement massif des théories et des descriptions qui leur sont liées, la linguistique diachronique s'est hasardée à formuler elle aussi de nouveaux paradigmes et a rejoint à ce moment là un certain nombre des champs de la linguistique synchronique. La linguistique tente en effet de tirer son épingle d'un jeu aux règles autant compliquées qu'indéfinies où il s'agit de trouver un continuum conceptuel entre la réalité observable du langage et la matérialité disponible des descriptions. En effet, la réalité langagière paraît irréductible à l'unité aux linguistes et la matérialité des grammaires paraît hétérogène à la variété. D'où le dilemme, la perplexité et le débat

entre linguistes : prendre en compte une totalité et se perdre dans la sauvagine apparente, construire des modèles et laisser s'échapper une large part du gibier. Le résultat est qu'à première vue lorsque nous comparons une charte mérovingienne aux paradigmes reconstruits de la morphologie supposée de la langue parlée de l'époque, "une chatte, n'y retrouverait pas ses petits". C'est que nous sommes confrontés brutalement moins à l'écart supposé abyssal entre la langue écrite, héritée par des voies censément arbitraires, et la langue parlée, également héritée, mais par des voies supposément erratiques, qu'à la barre permanente de méconnaissance que constitue la difficulté de concilier l'ordre descriptible et le désordre observable.

C'est ainsi que s'est faite l'intrusion de la sociolinguistique dans le champ de la linguistique diachronique, dans la mesure où celle-ci s'est attachée justement à l'étude des variations synchroniques, héritant en cela des travaux de la dialectologie. Pour trouver alors la conciliation entre la règle (requisite et construite) et la réalité (observée et subie), les linguistes ont délimité un certain nombre de modèles, parmi lesquels la topologie en *dia-* qui poursuit une brillante carrière scientifique. Le terme de topologie me paraît approprié puisqu'il s'agit d'attribuer des causes au changement langagier en s'appuyant sur une batterie de facteurs externes au sujet parlant, causes qui sont à partir de là classées selon une perspective opératoire. Ces causes sont externes parce qu'en effet elles typifient toujours le locuteur comme immergé dans des champs multiples qui déterminent à chaque instant ses choix énonciatifs. Le locuteur n'y est alors repérable que comme un émetteur certes individualisé, mais dont les messages sont matricés par le réseau contraignant des multiples

vecteurs qui induisent sa prise de parole et ce jusqu'à sa propre façon d'émettre les phonèmes.

Cette tendance déterministe est à l'oeuvre dans un certain nombre de travaux majeurs de sociolinguistique, sur lesquels je voudrais revenir un peu, pour tenter d'en montrer les apories méthodologiques, avant de proposer l'ajout d'une ligne spécifique à la topologie causale traditionnellement retenue ici dans le cadre des facteurs *dia-*. Cet ajout, c'est le facteur *dieautique*, autrement dit le vecteur qu'impulse dans la variation la part irréductible du soi, d'où le nom proposé forgé sur l'étymon grec : *dia-* ("à travers") et *eauton* ("soi-même"), soit ce "qui passe par le soi lui-même", autrement dit le premier moteur de la création langagière. Et puisque je parle de création, je proposerai de commenter un poète, dont justement la grammaire fait étonnamment fluctuer la langue censément normée qu'il manie avec art d'une manière irréductible aux facteurs externes. Cette manière pourrait être alors instaurée comme étant le quatrième vecteur.

## 2] SOCIOLINGUISTIQUE ET ETHOLOGIE DES CANARDS

Réfléchissant aux causes du changement langagier, un des spécialistes les plus réputés de la dialectologie urbaine a pris le temps de donner un point de vue un peu surprenant, à une date si tardive dans l'histoire des sciences de la parole [LABOV, 1994]. Tout un long chapitre de sa somme est consacré à la mise en question des théories fonctionalistes, que le savant met sensiblement dans la même panier de doutes que les modèles générativistes. Son argumentation, dans un cas comme dans l'autre, est d'autant plus

impressionnante qu'elle est associée à une masse de données chiffrées, de tableaux et de graphiques sophistiqués. Cela le conduit à remettre à l'honneur les modèles des néogrammairiens, eux-mêmes perpétués depuis le XIX<sup>e</sup> siècle sous diverses formes, comme notamment l'hypothèse de "la main invisible". Il conteste avec de bons arguments (qui ont depuis été développés ailleurs), la triple affirmation des générativistes selon laquelle le langage serait inné, inscrit dans les neurones comme un système de câblage prédéterminé, et fondé sur un code primordialement syntaxique. Et il étend sa critique aux fonctionalistes, en niant que la structure du langage soit compréhensible uniquement comme "accomplissement des intentions du locuteur" [LABOV, 1994, p. 549] et par ricochet que le changement langagier puisse s'expliquer par le désir du locuteur de communiquer un message donné. Il souligne alors que tout changement langagier commence par une modification des sons et que "le changement de sons, mécanisme principal du changement linguistique, opère, selon les néogrammairiens, d'une manière mécanique sans considération pour la signification ou les besoins de communication d'une société".

Le caractère abrupt et plutôt réducteur de ces prises de position ne laisse pas de surprendre. Bien entendu, un esprit aussi érudit et méthodique que l'auteur creuse son sillon avec une maîtrise impressionnante. Toutefois, par moments, dans sa propre argumentation surgissent des galets qui dévoient un tant soit peu la rectitude du tracé. Ainsi, lorsqu'il propose à la fin du volume un modèle pour rendre compte du changement phonétique, il propose un intéressant modèle sous le rubrique "accord probabiliste et réajustement systémique" [LABOV, 1994, p. 596]. Il s'y efforce de trouver un tiers terme entre sa négation d'un rôle de la

communication dans les causes du changement et son affirmation du maintien du sens lors de ce changement. Il écrit alors : "La discussion précédente démontre que l'accord probabiliste qui est aveugle aux besoins de la communication, produira plus ou moins automatiquement ce résultat. La majeure partie des calculs reproduits précédemment implique l'interprétation des zéros par l'examen du contexte énonciatif. Que ce contexte soit trouvé ou non est la variable cruciale dans le calcul. La procédure attire obligatoirement l'attention du destinataire vers la série d'objets qui se qualifient pour le réajustement systémique qui à terme préserve le sens". Tout de même, le locuteur apparaît là dans son identité d'être pensant et communiquant. Si puissants soient les modèles probabilistes, ils ne peuvent pas faire l'impasse sur le rôle déterminant joué par la conscience individuelle dans la réaction aux signaux envoyés : à un moment ou à un autre, il s'agit de comprendre et là aucune matrice purement mécaniste ne peut offrir un paradigme explicatif complet.

L'auteur s'engage alors dans une illustration qu'il croit dirimante de son modèle, l'émergence du "spécifieur de personne *tu* en AFC". Pour sophistiqué que soit son raisonnement, il revient à répéter ce qui est enseigné depuis des générations par les grammaires historiques du français, à savoir que la désarticulation de -s en syllabe finale a provoqué la multiplication des emplois de *tu*. Trichant un peu avec le modèle supposément téléologique des fonctionnalistes, l'auteur s'étonne qu'au lieu de juste adapter l'énoncé là où il y a un problème de sens, il y ait un accroissement diffus et aléatoire des "spécifieurs de personne" à l'ensemble du paradigme. On se demande en quoi cela invaliderait l'interprétation fonctionnelle, surtout, si tant qu'à faire appel à des modèles

probabilistes, on songeait aux modèles dits des systèmes dynamiques non linéaires, autrement dit, les modèles chaotiques. Dans cette lecture de la réalité, il y a bien un choix et un tri qui s'opèrent : comment cela est-il compatible avec le caractère inconscient de l'évolution (ce point est souligné [LABOV, 1994, p. 597]) ? Grâce précisément à l'existence d'un état intermédiaire B, entre A (initial) et C (final), où les ajustements ne sont pas encore acquis au niveau de la parole. Ainsi les occurrences ne correspondent pas à la restructuration finale : c'est la période d'essai. Mais, au fond, il n'existe qu'une solution qui finit par l'emporter, c'est l'état C.

Ces phénomènes, comme tant d'autres phénomènes humains, sont à la fois volontaires et inconscients. L'auteur insiste sur "l'extraordinaire sensibilité des êtres humains à la fréquence". Cette seule remarque suffirait à invalider le côté matérialiste-mécaniste des causes du changement. A ce moment, l'auteur insiste sur le fait que les changements langagiers sont dûs non pas aux intentions du locuteur, mais aux interactions sociales, autrement dit, de notre point de vue ici, aux aspects diastratiques essentiellement [LABOV, 1994, p. 598]. Il se produit là un déplacement logique : les causes du changement ayant été selon l'auteur chassées du domaine individuel, se trouvent ainsi externalisées. Ce qui ne relève plus d'une causalité interne à l'individu passe ainsi à une causalité enveloppante. Mais pourquoi un groupe de locuteurs serait-il porteur d'un facteur causal qu'ils ne porteraient pas à titre individuel ? Pas plus qu'il n'y a d'inconscient collectif (il ne peut y avoir que des sommes partielles d'inconscients individuels), il n'y a d'hypostase langagière collective. En somme, l'auteur, prestigieux et brillant,

fait sous cet aspect comme tout le monde : il privilégie ses disciplines favorites, la phonétique et la sociologie. Cela posé, il ne recule pas devant une affirmation plus-que-darwinienne : "On ne devrait pas être embarrassés si nous découvrons que les réajustements systémiques dans la syntaxe et la morphologie du langage sont gouvernées par les mêmes facultés cognitives qui gouvernent le comportement social des canards cendrés [LABOV, 1994, p. 598]". On ne peut souscrire, même d'un point de vue scientifique, à de telles affirmations. Certes, ces déclarations, quelque peu fracassantes, cherchent à contribuer à la résistance aux tendances irrationnelles des temps modernes, et en particulier à la doctrine créationniste et à toutes les élucubrations apparentées. Mais ce n'est pas une raison pour repasser du côté positiviste-réductionniste, avec tout ce que cela comporte aussi d'obscurantisme. On en voit les conséquences dans la tendance lourde à traiter tous les problèmes de la vie affective et sociale des individus en recourant à la chimie. Du coup, on arrive au paradoxe actuel où les êtres humains des sociétés médiatiques modernes sont submergés de signifiants kaléidoscopiques et privés de leur statut d'être de parole.

Quant on se penche en effet de près sur les belles pages de cet ouvrage et sur sa masse de schémas, on constate que l'enrichissement des données et des moyens optiques de leur présentation se produit au prix d'un appauvrissement disciplinaire. Au niveau strictement linguistique, ce qui est décrit, ce sont les contraintes purement mécaniques de l'émission et de la réception des messages oraux, et derrière la forêt de données et d'affirmations, le lecteur point trop naïf pourtant, peine à discerner l'effacement de quelques lacunes essentielles:

- La phonologie a disparu, comme le confirme la bibliographie finale.
- La prosodie et l'intonologie sont peu traitées. Or, leur intégration à la description du fonctionnement de la communication (pas seulement au sens cognitif) joue un rôle essentiel.
- La hiérarchie des signaux et des perturbations qui leur sont associées n'est ainsi pas clairement établie : entre une fluctuation aléatoire et une variation systémique, le partage n'est pas visible. Or, tout le système d'échange des signaux repose sur une acceptation permanente d'un champ de dispersion dont le bornage correspond justement aux caractères requis d'un type de parole et de langue.
- Enfin et surtout, la question essentielle disparaît. Certes, le langage est un phénomène collectif. Mais il reste une question essentielle, c'est de débusquer ce pourquoi le sujet humain en tant qu'individu, parle, et surtout ce pourquoi il accepte de parler et à ceux qui l'entourent et comme eux. Et ici, on n'est plus chez les canards, quoiqu'en pense l'auteur.
- En conséquence, ses études diachroniques (du moins dans le domaine qui m'est le moins étranger) présentent une analyse causale élémentaire, reposant en définitive sur un retour à l'explication du changement par pathogenèse, selon un modèle qui doit moins aux sciences dures qu'aux structures mentales du chercheur.

### 3] LE SOI DE PROPERCE ET LE JEU DU LATIN

C'est le moment de passer à la proposition positive de mon exposé en replaçant au centre de mon raisonnement toute la topologie langagière proposée au titre des variations *dia-*. Si subtil que



puissent en être les catégories, elles se répartissent en trois ou quatre catégories principales, diatopique, diastratique, diaphasique, la question d'une catégorie diamésique restant pendante actuellement. Personnellement, je me méfie de la dernière parce que, comme je l'ai répété souvent, et avec d'autres, la distinction entre des modes de communications différents [oral/écrit] ne doit pas être érigée en opposition systématique à l'intérieur d'un même ensemble langagier. Mais je ne rentrerai pas ici dans ce dernier point si controversé.

Dans le modèle que j'ai proposé du changement langagier, l'impulsion initiale est provoquée par un changement minime d'état, une fluctuation aléatoire de la parole dans le diasystème. Ce phénomène relève d'une description un peu compliquée que je ne répèterai pas ici, sauf pour rappeler qu'elle consiste toujours dans l'attraction vers la surface de l'énoncé d'éléments (du phonème au lexème en passant par le syntagme) qui se situent aux marges du diasystème. Ils n'appartiennent pas à un autre système, ils ont une probabilité faible d'apparition, autrement dit de passer de potentialités inscrites dans l'espace abstrait de la langue du locuteur à sa réalisation effective. Si cette fluctuation se répète, alors l'élément migre des marges vers le centre du diasystème, entraînant divers phénomènes de restructuration par répartition statistique. Et si les migrations se multiplient, à terme, le diasystème change : ainsi la parole continue, mais la langue se métamorphose. La question est alors, quelle est la source de cette fluctuation ? La réponse proposée est le facteur *dialectique*. C'est lui qui génère cette fluctuation *in principio*, qui charrie avec elle les briques primordiales du changement.

Ces briques primordiales, disponibles aux marges du diasystème,

son appelées vers le coeur de celui-ci lorsqu'en particulier un auteur littéraire laisse son propre facteur subjectif impulser ce mouvement. Ce modèle, déjà esquissé ailleurs et déjà illustré par de nombreux exemples, trouve sans cesse confirmation dès lors que le linguiste s'attarde à prendre réellement en considération ce vecteur-là. Comme je l'ai répété, il n'est pas nécessaire d'aller pêcher des particularités dans les monuments réputés comme "vulgaires" ou "vulgarisants". Elles surgissent en plein latin littéraire du meilleur aloi. A la fin des guerres civiles et au moment où se met en place le régime augustéen, arrive à Rome le poète Propertius. Né vers - 55 à Assise en Ombrie, il appartient à un milieu très cultivé. Pétri de tradition grecque, formé par l'enseignement et la pratique, alors en pleine gloire, des grammairiens, des orateurs et des poètes (sinon des philosophes). Propertius vient vers - 40 à Rome pour commencer une carrière d'orateur et de juriste. Au stade où est alors parvenue la norme du latin tant parlé qu'écrit en acrolecte (autrement dit l'*elegantia*), Propertius est immergé dans une société où les codes langagiers sont à la fois, établis, partagés et disponibles pour l'irruption du sujet. C'est bien ce qui se produit dans sa vie de jeune homme brillant lorsqu'il rencontre Cynthia, belle, aisée, cultivée et indépendante vers - 30 pour une longue et compliquée histoire d'amour qui dure dix ans. Abandonnant sa carrière, Propertius vit alors désormais dans le milieu raffiné et agité des poètes de la "nouvelle vague", les *néoteroi*, qui cultivent les amours difficiles et la poésie savante. Il publie quatre livres de poésie lyrique, ses *Elégies*, largement consacrées à son itinéraire agité avec Cynthia. Le succès en est assez éclatant pour qu'il ait la joie d'entendre lire certains des ses poèmes au forum. Quantitativement,

l'ensemble de son oeuvre ne dépasse pas quelques centaines de vers. Mais qualitativement... Tout est placé sous le signe du *furor*, "l'emportement", dont sont pétris ses vers composés, selon les règles de cette société d'amoureux raffinés, en distiques élégiaques. Eh bien, le facteur dieutique y joue son plein rôle, justement parce que sous la structure extrêmement contraignante de ce type de vers ainsi que dans le jeu très sophistiqué des codes sociaux, culturels et érotiques de son temps, Propertius fait énergiquement fluctuer la syntaxe du latin désormais classique.

Cela émerge nettement dès le premier poème qui fait entrer en scène Cynthia. Je préfère ne pas produire une traduction qui trahirait forcément ce beau texte et me borner à une paraphrase pour contextualiser correctement les échantillons. Propertius décrit le choc affectif très violent que fut sa rencontre et le bouleversement qui s'en est suivi dans son coeur et dans sa vie : ce jeune homme orgueilleux a dû se soumettre à l'Amour à un point tel qu'"il a appris à prendre en grippe les jeunes femmes vertueuses (*donec me docuit castas odisse puellas/ improbus et nullo uiuere consilio*, I, 5-6)" de ce maître "sans pudeur (*improbus*)" et "à vivre sans aucune règle". Justement, à ce moment le savant latin du poète fluctue :

*et mihi iam toto furor hic non deficit anno,/*

*cum tamen aduersos cogor habere deos (v.7-8),*

"Et cette perte de contrôle ne m'a pas lâché tout au long de l'année, justement alors que je suis contraint d'avoir les dieux pour adversaires".

On notera d'abord l'emploi de *toto* qui investit la valeur marquée par rapport à *omni* (voire *cuncto*) pour des raisons énonciatives évidentes. Mais le plus intéressant de notre point de vue est la

présence d'une proposition subordonnée concessive en [*cum* + SV à l'indicatif], construction qui est contraire à l'usage normé alors établi : dans ce cas le subjonctif est requis. Cette anomalie a provoqué les commentaires embarrassés des spécialistes, et notamment du dernier à avoir procuré un commentaire grammatical détaillé du livre I [FEDELI, 1980, p. 71] : l'anomalie serait résorbée en attribuant une valeur purement chronologique (temporelle) au *cum*. Mais quel statut énonciatif attribuer alors à *tamen* ? Toute la logique du contexte conduit à accepter l'audace du poète : exprimer une situation de conflit si dur pour lui que son propre langage fluctue. L'indicatif est employé de manière délibérée (métriquement, le subjonctif est tout aussi possible) : c'est donc une occurrence d'un cas marqué syntaxiquement. Notons au passage la promotion du verbe *habere* pour exprimer la possession parce que cette tournure est la seule à autoriser une construction attributive.

Propertius explique alors la nature de cette hostilité des dieux en racontant la légende de Milanios qui réussit à séduire, au terme d'un difficile stratagème, Atalante : *ibat et hirsutas ille uidere feras ;/ ille etiam Hylaei percussus vulnere rami/ saucius Arcadiis rupibus ingemuit* (13-15), "Il allait aussi, lui, voir les bêtes sauvages ; lui encore, frappé et blessé par Hylas d'un coup de pieu, se mit à gémir dans le chaos d'Arcadie". La fluctuation syntaxique concerne la construction directe du verbe de mouvement régissant et du verbe régi [*ibat...mouere*]. Bien entendu, le commentateur a relevé l'anomalie pour ajouter que cette construction est fréquente chez Plaute, mais est évitée en prose classique [FEDELI, p. 76]. Elle est effectivement à l'origine des syntagmes romans, "aller voir", "partir chercher", qui sont en fait panromans. Evidemment, ni chez Plaute, ni chez Propertius ce ne sont ni des

"romanismes", ni des "vulgarismes" (rien ne dit qu'ils étaient courants en latin parlé familier). Ce sont des fluctuations propres à l'auteur, mais inscrites dans le champ du diasystème. Il se produit d'ailleurs comme un effet d'attraction de cette fluctuation, car *ille* apparaît deux fois : il est appelé par l'antithèse à venir avec le *in me* qui suit au vers 17 ("lui a trouvé le truc grâce aux dieux, mais moi, je rame"). Il est là à sa place attendue de morphème de personne en emploi marqué. D'autre part, on ne peut que s'étonner du glissement temporel entre le *ibat* (imparfait) du vers 12 et le *ingemuit* (prétérit) du vers 14 : la valeur durative (macropassé de l'un) s'oppose alors nettement à la valeur ponctuelle de l'autre (nanopassé), d'où la traduction. Cette opposition se retrouvera bien plus tard en AFC.

Le succès du blessé est alors évoqué : *ergo uelocem potuit dormuisse puellam ;/ tantum in amore preces et benefacta ualent* (v. 16-17) : "eh bien, il a pu plonger dans le sommeil la jeune sprinter ; si grande est la force des prières et des dons en amour". L'infinitif prétérit *dormuisse* a suscité lui aussi un commentaire. Pourquoi ce passé par rapport au verbe pilote, qui semble créer un décalage chronologique ? Le commentateur parle de "poétisme" (ce qui linguistiquement ne veut rien dire) ou de "grécisme" (ce qui est possible, mais alors pourquoi est-il là ?). En fait, c'est une réponse directe à *ingemuit* : dans les deux cas l'effet a été instantané (nanopassés). Il ne s'agit donc pas d'un effet de *time-shifting*, mais de jeu aspectuel renforcé par l'investissement énonciatif du poète. La particularité vraiment saillante est la construction en [*in + amore*], l'ablatif seul ou un datif étaient tout à fait possibles. Mais l'émergence de la préposition est appelée par la corrélation antithétique en asyndète introduite

aussitôt : *in me tardus Amor non ullas cogitat artes* (v. 17), "en ce qui me concerne, l'amour traîne en route sans concevoir les moindres ruses". Une autre tournure était là possible aussi, *mihi*, par exemple. Properce a choisi deux fois la tournure prépositionnelle marquée pour construire un énoncé tonique. Cette fluctuation reparaît dans les mêmes conditions vers la parénèse finale, où le poète s'écrie à l'intention de ses amis : *uos remanete, quibus facili deus annuit aure,/ sitis et in tuto semper amore pares !/ in me nostra Venus noctes exercet amaras...* (v. 21-23), "vous, à qui le dieu tend une oreille complaisante, restez là, soyez en couple à l'abri de l'amour ! Dans mon cas la Vénus qui nous est échue attribue des nuits d'amertume...". Le premier *in* renforce l'ablatif de lieu (c'est donc un lieu marqué) et le second établit le parallèle avec une nouvelle fois ce choix localiste et non destinataire.

Le moment vient alors de secouer un peu ces dieux indifférents : *en agedum dominae mentem conuertite nostrae/ et facite illa meo palleat ore magis !* (v. 21-22), "bon, allez, poussez ma souveraine à faire attention à moi et faites que elle, elle pâlisse plus que mon propre visage !". L'impulsion entraîne une brachylogie syntaxique, le verbe recteur, *facite*, pilote sans le connecteur syntaxique attendu, *ut*, le verbe régi, *palleat*.

Le commentateur [FEDELI, p. 81] relève cette particularité en soulignant qu'elle est attestée chez Plaute, mais absente de la prose, sauf dans les lettres de Cicéron.

Ce marquage s'accroît au vers suivant quand le poète recourt à la figure de l'*adynaton* : *tunc ego crediderim uobis et sidera et amnes/ posse Cytaeines ducere carminibus* (v. 23-24), "dans ce cas là, je croirai, croirai qu'il vous est possible de conduire

les astres et les fleuves grâce aux enchantements de Médée". Le subjonctif parfait *crediderim* surprend à son tour. Le commentateur note qu'il est quelque peu attesté en prose classique et surtout que sa fréquence est en augmentation dans les dernières oeuvres de Cicéron. Quant à son statut énonciatif, il lui attribue dans son embarras une valeur "aoristique", qui n'est pas très éclairante. Il est plus sage d'admettre qu'il occupe là la case marquée d'un emploi du subjonctifs de souhait, autrement dit de l'attribution au futur d'un investissement affectif spécial. Il ne se distingue pas du Futur II en *-ero* (*credidero*), les deux revêtant une valeur sémantique intensive. D'où la traduction proposée. Cette forme FII/ Subjonctif II sera dans quelques siècles la forme vraiment concurrente en LPT1, puis en LPT2, du F1, avant à son tour de céder la place au Nouveau Futur. Ici, son surgissement ne s'explique aussi que par la concaténation des pulsions du poète : au doute radical de l'adynaton succède une déclaration improbable de foi où la morphologie verbale elle-même fait fluctuer l'usage ordinaire de la syntaxe.

Ces fluctuations s'amplifient jusqu'au moment où après avoir déclaré à ses amis qu'aucun rapatriement n'est possible, Properce embouche la trompette du style épique : *fortiter et ferrum saevos patiemur et ignem / sit modo libertas, quae uelit ira, loqui* (v. 27-28). Face à la tyrannie et aux tortures de la passion, le poète affirme qu'il maintiendra son droit à la liberté de parler. Or, c'est précisément ici, en cet acmé oratoire, qu'apparaît le syntagme peu banal [substantif+infinitif complément non fléchi], *libertas...loqui*. Le commentateur souligne la rareté de la tournure et renvoie aux bons ouvrages pour trouver quelques occurrences... [FEDELI, p. 84]. Il n'en reste pas moins que la syntaxe policée est

sérieusement bousculée ici en une construction qui, effectivement connaîtra un développement exponentiel en LPT2 pour aboutir aux syntagèmes romans, sauf que le locuteurs auront alors restauré le chaînage syntaxique en étendant aux SV à l'infinitif la solution appliquée aux SN, en introduisant un morphème préfixé (une préposition, *de/ ad/ in...*).

Ainsi les pulsions poétiques génèrent des fluctuations syntaxiques reflétées dans la morphologie. L'usage de parler dans ces cas de "métaplasmes" ou de "licence poétique" est appauvrissant et pour la stylistique et pour la linguistique. J'emploie le terme fluctuation à dessein, pour éviter de se repérer par rapport à une pseudo norme : cette dernière n'est qu'une question de fréquence et de choix dans cette fréquence. Eh bien, le latin de Properce, comme on le voit, peut fluctuer avec une amplitude variable :

- Fluctuations modérées : apparition du pronom *ille/ illa*, de l'indéfini *toto* ou de la préposition *in* ;
- Fluctuations moyennes avec l'emploi des SV en temps marqués comme *dormuisse, crediderim*, du SV en mode marqué comme *cogor* et l'ellipse de *ut* ;
- Fluctuations fortes avec les SV à l'infinitif en complément d'un SV conjugué, *ibat uidere* et surtout d'un SN (*libertas loqui*).

Toutes ces constructions sont corrélées à un effet énonciatif ; aucune ne se range clairement sous la bannière de quelque calque (grec, latin dit vulgaire, dialectalisme...) et d'ailleurs il faudrait expliquer pourquoi Properce introduirait ces syntagèmes. On ne peut y repérer en fait aucune cause de type *dia-*. C'est l'occasion de souligner que l'opposition diamésique est invalidée : l'oralité latine de Properce est certes artistement mise en scène par écrit, mais elle informe puissamment cet écrit. En diachonie



longue, on notera les motivations énonciatives de l'appel aux pronoms et aux prépositions (briques primordiales des évolutions à venir) et surtout l'intrusion de tournures qui, si elles traînaient dans quelque fragment d'ardoise wisigothique ou de papyrus mérovingien, seraient jugées relever d'une latinité corrompue, parce que pré- ou quasi- romane.

#### 4] PULSION ET FLUCTUATION

J'ai volontairement monté en exergue les affirmations du grand spécialiste de la dialectologie urbaine parce qu'elles m'ont paru exemplaires d'une tendance récurrente des sciences dites humaines, réduire à des causalités cartésiennes ou condillaciennes les phénomènes humains. Cette tendance n'est que trop accrue par les nouveaux développements des sciences dites cognitives associées aux neurosciences. Pourtant, si grands soient les progrès de notre connaissance des aspects mécaniques de la pensée humaine, nous ne savons toujours pas pénétrer de l'intérieur ce qui se joue dans notre cerveau et qui fait que nous sommes humains et non autre chose, même animal supérieur. Cette dimension spécifique est à la fois ineffaçable et pour le moment impénétrable, sauf à des approches plus qualitatives comme la philosophie ou la psychanalyse. Et justement, en proposant d'ajouter un facteur diaeautique à la batterie disponible, je propose de maintenir profondément notre discipline dans le champ humaniste. Ni l'apparition du langage humain, ni son développement ne pourront jamais être décrits de manière vraiment scientifique en réduisant cette histoire à des processus de sélection purement mécaniques. L'homme parle avec son

cerveau et sa langue (voire tout son corps), mais ce qu'il parle, c'est son langage qui ne se réduit pas à ces moyens.

Ainsi, l'exemple trop bref des fluctuations énonciatives du latin écrit par un poète raffiné comme Properce exclut de rendre compte de ce phénomène par des sélecteurs externes, sociologique, culturel, littéraire, historique, quelle que soit la rubrique sous laquelle on placera les facteurs dia-. Il y a un vecteur irréductible qui est la pulsion créatrice du poète. Ses audaces, plus ou moins décoiffantes de latinophone, sont toutes corrélées au message qu'il a à nous transmettre, non seulement au niveau cognitif, mais aussi et surtout au niveau affectif. Son latin est poussé par ses affects : ses affects personnalisent et singularisent son langage, si bien que son style, c'est sa langue. Or ces fluctuations ne sont pas anodines : elles inscrivent dans la parole des latinophones des briques primordiales qui gisent aux marges du diasystème. Fonctionnant comme un attracteur sémantique, les vers de Properce polarisent des emplois qui pour la plupart se diffuseront en LPT jusqu'à à terme être inclus dans un diasystème neuf, la romanophonie. Et je vois mal quelle modification phonétique ou phonologique érigeant ces séquences du poète en idiolectes articulatoires pourrait jouer ce rôle de polarisateur morpho-syntaxique. La chaîne causale part de l'affect individuel qui entraîne une fluctuation syntaxique mise au service et provoquée par la recherche d'une forme/ tournure marquée. Le vecteur individuel, inclus certes dans le champ de tout les dia-, et en interaction avec eux, figure alors comme cause initiale du changement. C'est ce que dans les systèmes dynamiques non linéaires, on appelle un écart initial. Alors il me semble que la stylistique et la linguistique peuvent se rejoindre sous la bannière de la sociolinguistique diachronique en incluant

fermement la complexité individuelle du soi, sous le nom de  
variation diaéautique dans la batterie des concepts opératoires.

Fornex 26 4 2008

Explicit Feliciter

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE :

BANNIARD M., 1995, *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, in *REL*, t. 73, p. 213-230.

---, 1996, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, in CL. MOUSSY (éd.), *Lingua latina*, 5, *L'oralité en latin* (coll. de Paris-IV), Paris, p. 69-83.

---, 2001, *Changement de langue et changement de phase (VII<sup>e</sup>/ VIII<sup>e</sup> s.) en Occident Latin*, in CL. MOUSSY (éd.), *Actes du X<sup>e</sup> congrès de linguistique latine* (Paris, 1999), Louvain-Paris, p. 1021-1031.

---, 2002, *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.)*, in J. FRANÇOIS (éd.), *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ?* (Paris, Janvier 2001), *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Louvain-Paris, p. 47-64.

---, 2002, *Les verbes de modalité en latin mérovingien*, in CL. MOUSSY (éd.), *Les modalités en latin*, Paris, p. 173-183.

---, 2002, *La communication comme miroir de la parole ?* in M. ARMISEN-MARCHETTI (éd.), *Mélanges J. Soubiran, Pallas*, t. 59, Toulouse, 2002, p. 321-337.

---, 2004, *Le style, moteur et bénéficiaire du changement langagier*, in *Actes du colloque de Paris-X, 2003*, in *Langage et société*, t. 109, p. 53-73.

---, 2005, *La variation en diachronie longue (3<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> s.) entre sociolinguistique et formalisme*, in R. VAN DEYCK, R. SORNICOLA, J. KABATEK (éd.), *La variabilité en langue*, t. 2, *Les quatre variations*, Gand, (Communication & Cognition), p. 27-44.

---, 2008, *La latinophonie : caractères d'une dynamique vitale*, in GEULE A. & ALLI (éd.), *Studien zu Literatur, Spracje und Geschichte*

(*Mélanges W. Haubrichs*), St Ingbert, 2008, p. 215-227.

ANDLER D., 2004, *Introductions aux sciences cognitives*, Paris.

LABOV W., 1994, *Principles of Linguistic Change*, t. 1, *Internal Factors*, Oxford/ Cambridge (USA).

LÜDTKE H., 2005, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der Sprachlichen Kommunikation*, Kiel.

FUCHS C., 2004, *La linguistique cognitive*, Paris-Gap.

DEHAENE S., 2007, *Les neurones de la lecture*, Paris.